

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Les choses / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 11-15

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les Choses

A mes deux amis R. et R.

Les choses ! oui les choses ! celles qui nous ont servi, celles qui ont été les nôtres ; celles qui ont servi à d'autres qu'on a aimés et qui sont encore, celles qui sont les leurs, ou qui ont été celles de ceux qui ne sont plus. Les choses !

Elles sont en somme de grandes causeuses, car elles ont beaucoup vu, elles ont beaucoup entendu, elles ont saisi tant de secrets, de ces affaires qui sont de l'âme, qui sont du cœur, des espoirs, des joies, des triomphes, mais des douleurs bien plus, des désillusions, ce désenchantement, cette lassitude, cet abandon, cette affreuse solitude, ce découragement que l'on ne dit pas, devant le rêve qui s'effondre, tout cela que l'on cache aux autres sous le sourire et l'air d'aisance et d'entrain coutumiers.

Les choses sont en somme de grandes causeuses, car elles savent tout cela qui les a frôlées, à quoi elles ont vibré, parce que d'elles que l'on croit sans âme, on ne se cache point comme de l'homme qui a une âme et ne s'en souvient pas, et qui égratigne et qui frappe et meurtrit, et qui aime tant à dire de l'autre du mal qu'il sait, ou du mal qu'il ne sait pas, mais qu'il lui prête généreusement.

Les choses parlent, comme elles entendent, comme elles voient, mais elles sont discrètes, car elles ne disent qu'aux intimes, à ceux qui savent déjà, à ceux qui ont aimé et qui aiment par delà l'amertume.

L'âme des choses qui est un peu de la nôtre qu'on leur donne, un peu de celles des autres qui les ont

eues et qui nous les ont laissées en attestant à d'autres lieux ou en allant à la mort ! L'âme des choses, elle existe.

C'est étonnant ce que les choses reflètent de visages, redisent de paroles entendues, refont de gestes caressants, ou gestes fous de rage, ou gestes de politesse menteuse et pharisienne qu'on a faits devant elles ; c'est étonnant ce qu'elles prennent et gardent de la vie des êtres pour qui elles furent les compagnes quotidiennes, ou pour qui elles ne furent même que le témoin de hasard, lors d'une de ces heures d'intensité joyeuse ou d'affre douloureuse, ou de révolte, ou de soumission sans noblesse et de force. Elles prennent en elles de cette vie qui se retire de nous chaque jour, elles prennent de nos âmes qui sont devant elles sans fard, belles ou laides, larges ou mesquines, et elles les gardent, la vie et l'âme, même quand nous ne sommes plus, et elles les reflètent à ceux qui survivent et savent les en allés.

C'est pour cela que j'aime tant les choses, mes choses à moi, que je les aime et me fixe en elles plus toujours, plus je m'éloigne de la fausseté du prévenu et du préjugé, et de la condamnation que l'on porte, si abondante et si fréquente. Se confiner en elles qui ont été les témoins et qui sont indulgentes, s'asseoir, les regarder, les écouter, s'apaiser à leur voix, de toute la contradiction, de tout le manque de sincérité, et aussi de toute la répulsion qu'inspirent ceux qui ne sont pas vrais !

Elles sont bienfaisantes, et que d'heures douces et de réconfort elles valent à ceux qui aiment leur causerie et en peuplent leur solitude qu'elles transforment en une vie immense d'intimité.

Il y a mon secrétaire et ma lampe bleue, ma table de noyer à pieds de biche et au tiroir sculpté et mon

fauteuil glissé près de la fenêtre ; il y a les portraits de ma mère, de ma sœur et de mes trois amis ; il y a ce petit reliquaire de Florence où j'ai mis le collier et le médaillon de ma mère morte ; et il y a au mur sur le prie-Dieu de bois dur, ce Christ d'agonie, beau de plaies, de sang, du gris et du vert de la mort ; il y a mon livre gaufré d'où j'ai arraché toutes les pages que j'avais écrites, et cette boîte de satin où sont enfermées des lettres aimantes.

Mais je l'ai dit, les choses sont discrètes et l'on ne peut s'imaginer combien elles sont obstinées à se taire devant les étrangers qui ne sauraient les comprendre et n'ont pour elles que le regard d'admiration indifférente ou d'envie et point celui de la sympathie qui amène la confiance.

Pour le maître, il n'en est pas de même, et je n'ai qu'à ouvrir un tiroir de mon secrétaire, à poser ma main sur son panneau mobile où j'écris, pour qu'il se mette à causer et me conte le passé, si aimablement, si affectueusement, lui qui, pourtant dans sa forme empire garde un air de fierté distante. Il me dit le chanoine qui le possédait avant moi, le chanoine Gay, et les quelques heures délicieuses passées à la discussion sur l'âme, sur le cœur de l'homme, sur le plus tard et l'incertain de l'au-delà, sur la foi qu'il faut avoir, qu'il faut demander abondante, disait-il, et qui donne le sens et l'essor à chaque vie de joie ou de peine.

Quand je suis entré dans cette chambre, j'ai demandé qu'on y mît le secrétaire empire.

Et puis au soir venu, quand l'ombre chicane le contour des choses et brusquement les enveloppe toutes de noir, quand le parler dur des gens cesse, et que l'âpreté qu'ils ont souvent ne donne plus ce frisson de malaise qui glace, alors j'allume ma lampe bleue

et la conversation recommence. Ce sont de ces longs entretiens à voix basse, où l'on chuchote, penchés l'un vers l'autre, pour que personne n'entende et pour ne partager avec personne la douceur de ces heures de paix. Et chaque soir c'est le même rappel : « Te souviens-tu ? » et le souvenir se lève, et les formes se refont, et ma mère à moi est là, au matin de sa mort, avec sa main posée sur la mienne, et elle dit : « Cette Sainte Vierge qui a tenu si grande place dans ma vie est pour toi, tu la prieras ; et je veux que de ce bougeoir on te fasse une lampe pour ta chambre. Je te continuerai ainsi un peu de lumière ». Et cette Vierge qui m'est douloureuse parce qu'elle m'a pris le dernier regard de ma mère, est là sur mon secrétaire, elle domine, et ma lampe m'est pacifiante de sa lueur d'amie, comme l'était la main de ma mère sur mon front, comme l'étaient quand tous les autres dormaient nos soirées près du feu, à écouter chanter l'eau du coquemar, à nous taire et à causer, causer tous les soirs si tard qu'ils disaient : « Mais vous reste-t-il du neuf encore à vous dire » ?

A tous mes soirs de solitude, les choses qu'elle a eues et qui ont pris de son âme, me rendent ma mère aimée et nous causons. Et les portraits qui me regardent, aussi se mettent à parler quand ma chambre est vide d'étrangers, et ils ont tous ce même désir d'apaisement à donner et de certitude affectueuse. Je vais à eux et je les écoute, et je sens cette âme qui sort d'eux et vient à la mienne, et je la crois de toute ma foi que je ne donne plus à d'autres.

L'âme des choses !

Hier en ouvrant le petit reliquaire florentin pour y voir le trésor que j'y ai renfermé, j'ai ressenti à nouveau cette peur qu'une main étrangère après la mienne ne l'ouvre, qui ne saura rien de son histoire et de

son contenu, et froisse son âme, comme une main grossière et rugueuse froisserait une fleur.

Penser que ces choses en qui j'ai vécu et qui savent tout d'eux et de moi, et qui me sont compagnes et confidentes de chaque jour, iraient à d'autres qui ne sauraient les entendre ni les comprendre parce qu'elles ne vibreraient pas à leur toucher me peine et je ne veux pas cette profanation.

J'aimerais qu'une main amie se trouve qui enlevât au secrétaire toute la vie que j'y ai mise et la brûle et ne lui laisse que le souvenir, j'aimerais que cette main bénie brisât la lampe et le reliquaire et les portraits et que par elle ces choses meurent avec moi, car ce qui est de ma mère est trop à moi pour aller à d'autres qui ne la savent pas, et je ne veux pas que cette lumière qu'elle m'a laissée luise à d'autres.

Il faudra tout détruire et que l'âme de mes choses ne soit point profanée.

Jacques du MARTOLET.